

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Publié hebdomadairement par { N. AUBIN, Editeur & } Résidence, N. 177, r. S. Valier.
 { A. JACQUIES, Imprimeur. }

CONDITIONS.

CE journal rédigé par un Flâneur paraît autant que possible chaque Samedi. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. L'abonnement est de 15 sous par mois. Le bureau editorial du Flâneur est établi en toutes les promenades, rues et places publiques. On y trouve l'évaluateur lorsqu'il y est. No admittance except on business.



ANNONCES.

Comme nous vivons dans le siècle des progrès et de la réforme, le Flâneur, désirant montrer l'exemple en encourageant les talents, paiera toute annonce digne de figurer dans ses pages, à raison de 4 sous la pointe. Toutes communications et pourront être laissées chez M. DEVERRY où, l'on peut, entre autres rafraîchissements, acheter le Fantastique.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. I.]

QUEBEC, 11 JUIN 1838.

Mélanges.

LE MOYEN DE GUERIR UNE GRANDE PASSION.

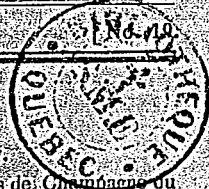
Il se levait très-tard, arrosait son déjeuner de quatre bouteilles de Champagne du rocher de Cancale, jouait au Cercle-Por à pleines mains, il chantait le doux pays de France.

Notre Anglais avait noyé sa nationalité dans le vin; il vivait heureux, car on passe sa vie aussi bien en France qu'en Angleterre, surtout quand on est sectateur de la vie épicurienne.

Il vivait heureux; lorsqu'un jour il aperçoit une jeune fille qui, de ses bras bien frais, bien ronds, bien roses, venait d'étendre à l'air pur d'un sixième la robe unique qui devait le lendemain emprisonner sa jolie taille, faire le désespoir des jeunes étudiants de la chaumière, et le bonheur de l'heureux Gustave.

Ce jour-là le Bourgeois appliqué à plus forte dose avait développé un germe de sensibilité qui n'avait encore jusqu'à ce jour trouvé rien de sympathique. Il reste un instant anéanti d'admiration!—qu'il est belle! s'écrie-t-il enfin; plein de cet enthousiasme, son estomac se resserre, et son cœur a parlé.

Elle était descendue, il la suivait "Oh! oh! oh! moi savoir que vous blanchir des chiffons.—Il est vrai, monsieur, à votre service.—No, no, je sais que vous avez une petite habitation dans une grenier.—C'est vrai, monsieur.—I love you, et j'aurai le agrément de vous donner une confortable appartement.—Je vous remercie mais il m'est impossible.—Oh! oh! oh! pas impossible avec beaucoup de guinées.—Impossible, monsieur, j'aime Gustave.—Vous dire une plaisamment votre Gustave il n'a point de guinées.—Non, monsieur, mais beaucoup d'amour.—Oh! oh! oh! je comprends, beaucoup d'amour; mais moi avoir beaucoup de guinées et un-very confortable appartement.—Et nous, pas d'argent et un grenier; monsieur



je vous souhaite beaucoup de plaisir." Et la jeune fille aux bras frais et roses, aux tresses de cheveux cendrés s'était échappée en riant.

Un mois s'était écoulé, et notre Anglais avait appris que l'on n'achète pas toujours l'amour comme du vin de Champagne... La résistance qu'il avait éprouvée n'avait fait que l'irriter; le spleen et sa langueur l'accablaient; il jouait, mais sans envie de gagner; il buvait toujours, mais sans s'égarer; et la lorgnette au poing, vous l'eussiez pris pour un Catalan épiant l'ombre de sa belle se reflétant à la croisée; son désespoir le desséchait; nouveau Werther, il allait changer l'éternité contre une once de poudre, quand son médecin lui annonça une mort prochaine si bien vite il n'allait se distraire par un voyage, seul remède contre les grandes passions, qui se disputent avec la pulmonie le spécifique de l'air natal.

Après avoir vu notre soleil, joué dans nos cercles, bu de notre vin, goûté notre cuisine, adoré nos femmes, si l'on s'ennuie assez pour se tuer en France, on ne peut vivre en Angleterre: telle était l'idée de l'Anglais, et sa conclusion était juste. Pour satisfaire tout à la fois et l'ordonnance du médecin et ses goûts pour la vie de France, il se rendit de suite à l'administration des omnibus.

— Monsieur, je serais content de faire une petite voyage.—C'est très-facile, Monsieur, pour cinq sous vous pouvez aller de l'église de la Madeleine jusqu'à la porte St. Martin.—No, no, je suis dans la nécessité de faire une voyage pour mon santé une mois dans votre voiture.—C'est très-facile encore: 20 voyages à cinq sous, cinq francs par jour; trente jours à cinq francs, cent cinquante francs.—Very good, le remède il est très-bon marché. Good bye.

Et voilà notre anglais roulant, roulant, voyageur inamovible, cahoté par la voiture, étouffé par celui-ci, les pieds écrasés par celui-là, caressé par le barbet croqué de cet autre, fouillé par son voisin qui se trompe de poche, enfin torturé en mille sens divers.

Cependant il se consolait, car il avait l'espoir d'oublier sa cruelle; et après tout, il se croyait aussi savant que tant d'autres faiseurs de voyage.

Un jour qu'il faisait un tems affreux, un jour que notre anglais commençait à retrouver de la saveur au vin de Bourgogne, une jeune fille entre dans la république roulante: cette jeune fille n'était pas l'objet de la grande passion; mais c'était mieux encore, elle pouvait la faire oublier. Notre anglais Pa vue, son cœur inflammable s'est enflammé, il n'est plus à lui, et déjà son cri: Dieu qu'il est belle! lui est échappé. La jeune fille est descendue, et pour cette fois l'anglais quitte la voiture avant la fin du jour. . . . "Oh! oh! oh! vous êtes véritablement charmante, et je serais content de savoir votre habitation.—Monsieur, je demeure au sixième, rue de l'Oseille.—Dans la rue de l'Oseille, il est sûr que vous demeurez très-haute.—Oui, monsieur.—Je vois que vous avez une petite habitation dans un grenier.—C'est vrai, monsieur.—I love you, et j'aurais le agrément de vous donner une confortable appartement.—Je vous remercie, mais il m'est impossible.—Oh! oh! oh! pas impossible avec beaucoup de guinées.—Impossible, j'aime Ernest.—Vous dites une plaisamment; votre Ernest, il n'a point de guinées.—Non, monsieur, mais il m'aime beaucoup; je vous salue.

Et notre Anglais la quitte en disant: un grenier, toujours des greniers et de la constance! Deux jours après il avait oublié de s'éveiller, et sur ses tablettes on trouva ces quelques mots: "William Smith s'est brûlé la cervelle pour avoir aimé deux femmes qui n'avaient que de l'amour et un grenier dont elles se contentaient."

— A une époque de la révolution française, on était obligé de porter sur soi une carte de citoyen, ou de sûreté, contenant son signalement. Un vieux rentier de Paris voulut aller faire un tour à Montmartre, après avoir diné chez son restaurateur. En passant la barrière, on lui demanda sa carte. Comme il sortait peu, et qu'il ne connaissait guère les mesures que la police prenait alors, il crut qu'on lui demandait à voir la carte de son diner. Quoique la chose lui parût singulière, en Parisien docile,

il se hâta de la présenter. Le bonhomme qui devait l'examiner mit ses lunettes et commença de lire : — *« Tête de veau à la vinaigrette ! Heim ! C'est un peu cela, mais on a chargé — Pieds de cochon à la Sainte Menchould Hé ! c'est assez drôle Poitrine de mouton braisée Oreille de sanglier Ma foi ! je n'y comprends pas grand'chose. Passez, citoyen. Avec un pareil signalement on n'est pas dangereux. »*

LE FANTASQUE.

QUEBEC, 11 JUIN 1838.

RE-RESURRECTION DU FANTASQUE.

Tourner le vice en ridicule et faire rire innocemment, c'est rendre un service plus réel au public que n'ont fait tous les ministres d'état depuis Adam jusqu'à Walpole.
(SWIFT.—Correspondance.)

Eh bien ! cher public, bon public, me revoici pour la dix-neuvième fois ! je t'en félicite de tout mon cœur, vieil ami, et si ta joie est égale à la mienne je t'en félicite doublement. Donnons-nous une poignée de main et tâchons de rattrapper le temps perdu. Ne me fais d'abord nul reproche sur mon absence, car lorsque je quittai ce monde, un ciel nuageux obscurcissait l'astre de la liberté, de la paix et du bonheur ; l'air formait une atmosphère étouffante où tourbillonnaient à l'envi mille insectes nocturnes, mille frêlons venimeux ; partout retentissaient des affreux cris de guerre, de confusion, d'oppression, partout le grincement des fers et des verrous se faisait entendre, menaçant, à tous les amis de la vérité brusque et franche ; la barque gouvernementale se trouvait à la merci d'apprentis pilotes qui eussent voulu prolonger le voyage afin d'augmenter leur salaire ; l'hiver, l'inaction et la faim enfouaient leurs dents aigues dans la chair du pauvre ; le présent était noir, l'avenir obscur, enfin le règne de la Gracieuse Victoria Ire était transformé en celui de Peter Angus I, Absurde II, Rodomond III Comment rire, chers lecteurs ; adorables lectrices ? Au milieu d'un si triste chaos je n'eusse pu que pleurer ; j'aimai mieux gémir en silence, me taire que de vous faire partager ma douleur.

Notre gracieuse et aimable reine, s'il faut en juger par tout ce qui se dit par le monde à sa louange, voulant faire cesser l'état déplorable dans lequel étaient ses bonnes Provinces du Canada résolut de nous envoyer un émissaire digne d'elle ; à cet effet, elle fit savoir son souverain desir au fameux Lord Comte Durham, le choisissant comme le médiateur de la paix ; à peine a-t-il touché nos rivages que la tranquillité revient, que les esprits s'apaisent, que les méchants se cachent, que les visages reprennent un peu de leur sérénité ; enfin, Lord Durham arrive et LE FANTASQUE reparait ! ! ce qui prouve pour la mille et unième fois que de grands effets proviennent souvent de petites causes. Je repars, chers lecteurs, par pure philanthropie, comme vous pouvez le voir par la phrase qui me sert d'épigraphe ; je me suis dit : la renommée placée Lord Durham au rang des premiers ministres d'Etat et bien moi je me placerais, ou, du moins Swift, le bon, le gai, le spirituel. Swift me placera au-dessus de Lord Durham si, comme autrefois, je puis « faire rire innocemment et tourner le vice en ridicule. »

Voilà ma tâche perpétuelle ; tâche difficile au milieu de tant d'intérêts divers, de tant de nuances d'opinion qu'il faut se garder de choquer, car chacune d'elle est l'infaillible, la meilleure et que toutes les autres sont autant d'absurdités ; tâche difficile, s'il faut ménager l'amour-propre et la vanité de chacun.

Mais, chers lecteurs, il est inutile de vous tracer de nouveau ma conduite : vous connaissez mon allure, vous savez par l'expérience du passé qu'il ne s'est encore

rien vu de si réellement fantasque que le Fantasque ; l'indépendance est l'essence de ma vie ; je ne connais nul autre frein que la bienséance et la gaieté ; nul parti ne peut se glorifier de m'avoir attaché à son char, en un mot j'ai été fantasque, je suis fantasque et je serai fantasque. La vie de tout ce qui se montre en public m'appartient et j'en fais ma pâture ; je veux être et me déclare l'égide des libertés, de la morale et de la tranquillité publiques ; tout ce qui pourra tendre à les troubler rencontrera chez moi l'ennemi le plus implacable.

Mais, direz-vous, qu'avez-vous fait de votre modestie ? De la modestie, messieurs ! de la modestie ! eh ! de nos jours le secret s'il n'en est pas perdu ne fait que la ruine de ceux qui le possèdent. Avec de la modestie vous allez tout droit à l'hôpital ; c'est moi qui vous le dis : faites-en votre bénéfice. Regardez plutôt dans toutes les classes, dans toutes les branches professionnelles et cherchez-y un sujet modeste et prospère à la fois : inutile. Le monde est ainsi fait : on ne prend que le docteur qui vous garantit d'avance une guérison, que l'avocat promettant cause gagnée, que femme jurant fidélité, qu'ami professant dévouement, que religion assurant le salut, que gouvernement exhibant de la liberté, que marchandises augurant éternité, que le journal esclave de votre opinion Achetez donc le Fantasque puisqu'il vous promet ample moisson de gaieté, et que chez lui du moins vous avez jusqu'à ce jour trouvé ce qu'il vous avait promis. En vous, cher public, git désormais ma vie future ; mon existence attend de vous le souffle générateur, et il me reste encore assez de modestie pour avouer non seulement que si ma vie ne se prolonge point au-delà ce sera entièrement votre faute, mais aussi que je vous devrai toute ma reconnaissance pour mes jours futurs.

Ma tâche et celle du public expliquées, il ne me reste plus qu'à renouveler aux jeunes écrivains, aux critiques, aux observateurs, la prière de me prêter leur aide secourable ; eux, le public et moi-même y gagnerons si, loin de considérer mon journal en particulier et la presse en général comme une arène où des animaux féroces doivent s'entredéchirer, ils veulent bien les regarder comme un salon où chacun peut faire briller, dans une conversation familière et amicale, les saillies piquantes de l'esprit, le savoir de l'homme sage, les avis ou les critiques de l'observateur, les contes du vieillard ou la poésie du jeune homme. Dans tous les cas une règle générale doit diriger ceux qui voudront bien destiner quelques lignes au Fantasque, et cette règle que je me propose de suivre moi-même, autant du moins que me le permettra mon humeur fantasque, se trouve dans cette phrase que je ne me puis m'empêcher de reproduire encore, vu qu'en elle je fonde l'espoir de mon immortalité, c'est que :

“ Tourner le vice en ridicule et faire rire innocemment, c'est rendre un service plus réel au public que n'ont fait tous les ministres d'Etat depuis Adam jusqu'à Walpole.” (SWIFT . . . HUM !)

PETIT COUP-D'ŒIL RETROSPECTIF.—Depuis que je ne vous ai pas entretenus, chers lecteurs, divers changemens sont survenus dans les sujets qui fourniraient pour l'ordinaire mes matières, en sorte qu'il est nécessaire aujourd'hui de lier de nouveau connaissance ; pour le faire efficacement, il est convenable de savoir et d'analyser le destin de nos vieilles connaissances. Voyons d'abord, l'Association *Constitutionnelle* ; on se rappelle qu'elle expédia un ambassadeur ordinaire et extraordinaire ; le sort que j'avais prédit s'est accompli, grâce au Ciel et au Parlement, et, malgré les prophéties de M. Langlois et tous les talents de M. Andrew Stuart, les Provinces n'ont point encore été réunies, et il n'existe encore aujourd'hui, si je ne me trompe, nulle apparence de réunion, et l'association constitutionnelle sous une forme quasi-officielle vient de présenter une *humble adresse* au Lord Durham qui néanmoins avait eu l'audace de dire (ô lèze-association-constitutionnelle !) qu'il ne faudrait unir les deux Provinces que dans le cas où la majorité des habitans le demanderait ; ce qui, ne vous déplaît, équivalait à un échec-et-mat sur ce point. Ensuite, que fait notr

vieil ami Robert Symes, Ecuyer, Magistrat, Commissaire pour la Décision Sommaire des Petites Causes, etc. etc. ? Depuis quelque tems, et particulièrement depuis l'arrivée en Canada de notre Gouverneur actuel, qui s'occupe d'une manière à rectifier sommairement mille petits abus dont la suppression finira par augmenter considérablement le poids des griefs, Robert Symes, dont la personne et le nom étaient un grief municipal, possède, il faut le dire à sa louange, un certain tact qui dit son importance pâlit devant celle du vice-roi, et qui lui a fait pressentir que son n'est pas assez grand pour Robert Symes, Esquire; le petit commissaire pour la décision sommaire des petites causes et pour Lord Durham, le grand commissaire pour la décision sommaire des grandes causes; c'est pour cela qu'il a détalé afin d'être obligé de déguerpir! j'apprends avec plaisir, et je le répète à mes lecteurs avec non moins de plaisir, qu'il veut jouir désormais au sein de sa famille de la paix domestique et de sa gloire passée; je prendrai cette occasion de faire part en même tems d'une heureuse augmentation de son cercle privé: il a fait l'acquisition de l'âne du Docteur Rousseau; de fameuse mémoire. Les uns prétendent que c'est en flatteuse imitation de Lord Durham, qui, comme on sait, amena d'Europe avec lui quelques uns de ces animaux; ne sachant pas, sans doute, qu'il eût pu s'en procurer ici de race tout aussi pure que ceux qu'il a pu trouver en Angleterre, et dont les oreilles, la servile patience et l'opiniâtreté ne le cèdent à aucune bête de ce genre; d'autres prétendent qu'il prit le pauvre âne en pitié et, quo désirant expier de trop constantes persécutions il résolut de l'élever... jusqu'à lui et d'achever par-là l'illustration que le Fantasque avait commencée. Ainsi donc; naissons désormais le Docteur Rousseau, Robert Symes et son âne vivre en paix dans Poubli; loin du monde, de ses illusions, de ses déceptions, de son tumulte, de ses vanités et de son ingratitude

Un avenir plus juste aura soin de leur gloire
Et gravera ces noms au temple de mémoire.

Vient ensuite la masse des volontaires de tout genre, des Queen's pets et des employés extraordinaires de la police. Je n'ai pas besoin d'annoncer à mes lecteurs que tout cet essaim de troupes hétéroclites, tout ce bizarre assemblage dont on effraya notre paisible cité durant le sombre hiver qui vient de disparaître sont remplacés par des gardes pour le moins aussi braves, aussi effectives et dont le spectacle récréé plus agréablement la vue et rappelle moins de pénibles souvenirs.

Ils ne sont plus, laissez en paix leur cendre
A les combattre il ne faut point descendre.

Quant aux partis politiques dont les divisions et les acerbes paroles ont amené les troubles passés, il n'en faut point parler de crainte de réveiller le chat qui dort; d'ailleurs "l'aurore d'un beau jour" comme disait le poétique Mr. Berthelot à l'arrivée de Lord Gosford, semble poindre sur le Canada; plutôt à Dieu que le soleil qui se lève ne se couche point aussi sanglant que l'autre; mais, si je suis doué de la prescience, j'augure mal de cette tranquillité forcée. Le docteur qu'on nous envoie, malgré ses profondes connaissances et toute sa bonne volonté n'opérera, je le crains, qu'un soulagement momentané, car, il faut l'avouer, le mal est *dans le sang* et si le traitement palliatif n'est point éternellement adopté, la fièvre renaîtra, une crise s'en suivra, les humeurs peccantes se mêleront, la bile s'élèvera, les muscles se tendront, les nerfs se crisperont, les cerveaux s'encombreront, les *respirations se gêneront, et cætera*; je m'arrête car je me perds dans ce tas de science médico-politique et je désire sincèrement que Lord Durham n'en fasse point autant.

Parlons maintenant un peu de Lord Gosford; nous sommes informés que sa Seigneurie est arrivée en bonne santé en Angleterre; tout ce qu'on peut dire de son Excellence, c'est qu'elle était si bonne, si bonne qu'elle en était parfois. . . . trop bonne, quoi!

Il me reste à dire quelque chose des accusés et prisonniers politiques dont le sort inquiète tant de monde et fait vibrer tant de sympathies. Quant au passé vous le connaissez autant que moi, autant du moins que les véridiques gazettes ont bien voulu ou pu nous en laisser savoir ; et, quant au présent, je puis vous apprendre que, moralement, la tranquillité, la gaieté, la jovialité, l'espérance règnent au plus haut degré parmi ceux que le remords ne peut troubler ; quant au physique je ne puis en dire grand chose : seulement il me semble me rappeler qu'un état des dépenses publié par le *shériff* de Montréal qui s'appelle Ours Sacré, Sacré Ours, ou Saint Ours je ne sais lequel, portait le coût de la nourriture à 60 louis et celui des médicaments à 2 ou 300, ce qui fait naturellement supposer qu'on leur a fait avaler plus de pillules que de patates. Quant à l'avenir on ne sait trop qu'en penser, mais tout donne lieu d'espérer que Lord Durham exercera la belle prérogative qui lui appartient et qu'en dépit des vœux féroces du *Montreal Herald* la liberté qu'ils auront apprise à apprécier à sa juste importance leur sera rendue ; vivons, attendons, espérons : l'éditeur du *Montreal Herald* n'est point encore Conseiller Exécutif quoiqu'il s'époumonne à conseiller des exécutions, et notre gouverneur-général Lord Durham, n'est point un *si dur homme* qu'on voulait bien le répandre avant son arrivée. Quelques uns de ses actes sont de nature à rassurer les amis de la justice juste et puissante, qualités difficiles à réunir ici depuis long-tems. Néanmoins, ne nous répandons point en éloges trop flatteurs car l'encens monte au nez, même des dieux et pourrait énivrer le représentant de la souveraine, qui tient encore à la terre par trop de ses vanités pour qu'on puisse adorer l'idole avant que le dieu ait manifesté son attribut le plus beau : la clémence. Ne suivons point non plus l'exemple de ces nations sauvages qui mutilent ou injurient les images de leur divinités pour peu qu'elles tardent à exaucer leurs vœux, et pour ensuite gémir et se traîner à leurs pieds en expiation de leur impatience ; en un mot attendons, espérons et redisons avec le proverbe : *aide-toi le Ciel l'aidera*, cela ne compromet personne.

ARRIVÉE DE LORD DURHAM.—Je me promenais un jour, flânant d'une rue à l'autre, cherchant à tuer le tems, cet ennemi commun de tous les biens, de tous les maux, de tous les sentiments, lorsque je remarquai un empressement, une agitation inhabituels dans notre ville ; des vieillards au dos courbé, aux cheveux argentés, se pressaient aussi rapidement que le leur permettaient des membres tremblans et affaiblis ; des enfans joyeux et brillants couraient, se donnant en chantant la main, narguant l'âge et les soucis ; des mères de familles avaient peine à suivre le pas léger de jeunes filles fraîches, gaies et folles qui accouraient de toutes parts animant, elles-mêmes, de leurs yeux grands, vifs et doux, bruns, noirs et bleus, le spectacle qu'elles semblaient venir chercher avec tant d'avidité ; le juriconsulte profond avait quitté ses obscurs travaux, le docteur laissait respirer ses malades, le marchand avait abandonné sa boutique au pillage ; ses commis qui, eux-mêmes, chose étonnante, le négligeaient, s'empressaient en foule dans la rue, se mêlant aux clercs, aux étudiants, aux habitans, aux habitantes ; les employés publics salueaient et les valets oublièrent de saluer, enfin tous ceux qui n'étaient point dans la rue étaient à la fenêtre à l'exception des matelots qui étaient perchés, couvrant les mâts de tous les navires :—Il se passe quelque chose d'étrange, me dis-je tout bas à moi-même ; puis, m'étant informé d'un passant, de la cause de tout ce fracas, il m'apprit en me toisant de la tête aux pieds comme s'il eût parlé à un homme tombant de la lune, que le Gouverneur Général Lord Durham allait débarquer ; je compris immédiatement le sujet de cet empressement ; n'ayant rien de mieux à faire je me mis à regarder de tous mes yeux ; m'étant approché autant que la foule me le permit, de la haie de soldats destinée à marquer le chemin de son Excellence, je vis bientôt s'avancer gravement un cavalier vêtu de bleu, fort simplement ; il premenait un regard protec-

teur sur cette file imposante.—Tiens v'la not' gouverneur s'écria une femme placée près de moi ; ein queu yeux qu'il vous a ! queu bel habit, tiens j'te parie q'c'est des boutons tout en or et p'lêtre qu'y a des diamants dedans encore ! comme il vous insuspecte toute sa troupe en vrai corporal ; il n'faudra pas q'Papineau vienne s'y frotter, il vous l'péméchera en stifle. Et pis les bureaucrasses ! faudra pas q'ça vienne suscombler d'injures l'Canaguien parce qu'il vous leu fera une snpré barbe sans savon qui n'leu plaira que tous les trente-deux du mois. . .

—A ben ! ferme ton casseau, interrompit un homme qui paraissait être son mari, tu bavasses tant q'tu m'empêches d'y voir, bécasse ! vois-tu pas q'est m'sieur Downs le grand connestable qui fait sa ronde pour clairer le chemin ; d'ailleurs t'ai-je ti pas dit que l'gouverneur amenait d'Angleterre sans compter une soixantaine d'ailes-de-camp et une trentaine au moins de domestiques tout habillés en rouge depuis les pieds jusqu'à la tête, t'ai-je t'i pas dit qu'il amenait une quarantaine de chevaux, de bœuf, d'ânes, de poules et de coqs qui viennent d'Indes (d'Inde je pense) et pis encore queuque centaine de moutons que c'est pour ça q'j'suis venu, pour voir si c'est vrai ce qu'on dit q'la laine des moutons d'Angleterre est en soie et que leu cornes sont des dents d'éléphants avec quoi qu'on fait les petit Jésus d'os, si c'est vrai qu'il amène tant de coqs il faut apparemment que c'soit un fameux coquassier et j'pense qu'il en a de vergeux ; c'est égal quand il sera queuque bataille j'luis gagerais ben un écu français sur mon petit *ouleur*.

Il allait continuer sur le même train lorsqu'une brillante cavalcade arriva et passa rapidement. Il ne fut pas facile à mes voisins de s'accorder sur celui des personnages, tous richement vêtus, qui devait attirer le plus d'attention. C'est le vieux—c'est le jeune—c'est le premier—c'est le second. C'est celui du nord-est . . . non ! c'est celui du côté à Marianne . . . puis tous leurs doutes s'évanouirent quand passa M. Gûgy porté par un coursier fringant qu'il s'efforçait de faire caracolier, vêtu et ficelé d'un ancien uniforme de cavalerie, couleur d'arc-en-ciel . . . v'la l'gouverneur s'écrièrent alors tous ensemble mes bons voisins—oui oui c'est lui, le v'la ! Dieu qu'il a bonne mine ! Puis quand les officiers de marine passèrent.—Tien v'la ses domestiques ! queu belle livrée qu'ils ont, combien il faut d'argent pour vous habiller tout ça ! ils ont l'air prequ'aussi m'sieur que des capitaines de milice !

La foule s'était déjà dispersée que mon amateur d'animaux, attendant les moutons à dents d'éléphants, restait les yeux grands ouverts et finit par s'en aller tout déconcerté.—Quant à moi tout cet attirail ne m'étonna point ; mais il m'éblouit : les galons étaient si polis ! . . . je saurai plus tard si l'on en peut dire autant de ceux qui les portent.



LE LEVER.—Le Gouverneur Général a tenu son premier lever mardi dernier ; j'avais d'abord fort envie de m'y rendre par curiosité et l'un de mes amis me proposait même de l'y accompagner ; mais le naturel reprenant le dessus je dus comme Démocrite répondre :

Moi, que j'aïlle à la cour ! Grands dieux ! qu'irais-je y faire ?
 Mon esprit peu liant, mon humeur trop sincère,
 Ma manière d'agir : ma critique et mes ris,
 M'attireraient bientôt un monde d'ennemis.

ensorte que je dus y renoncer ; je ne puis donc vous faire une description des présentations et des présentés ; on dit qu'il y eût foule et que maintes personnes qu'on ne s'attendait nullement à y voir s'empressèrent d'aller saluer le nouvel astre dont les rayons réchaufferont peut-être les germes de loyauté presque glacés par le rude hiver que nous venons de passer. On dit que c'était réellement le lever du soleil et que mille oiseaux divers célébraient sa venue. Les passereaux gazouillaient, les dindons gloussaient, les paons faisaient la roue, les coqs se pavannaient et les canards ne disaient rien mais en revanche un cygne y chanta son chant de mort si ce que l'on dit de la destitution du Lieutenant Colonel Antrobus n'est point controuvé.

LOI SUR LA PRESSE.— Cette loi que l'on trouve généralement inutile a déjà cependant produit un grand bien à Québec, car elle délivre la ville d'une affliction qui la menaçait d'un assoupissement universel. Un journal se préparait sous le nom du *Courrier de Québec*; après de longs jours d'un pesant labeur la pénible feuille allait être lancée lourdement sur le public quand, la nouvelle loi publiée, les deux éditeurs (car il faut vous dire qu'on s'y était pris à deux) s'entregardent, lisent et relisent les épreuves de leurs productions et puis enfin viennent à la conclusion que les noms placés à la tête ou à la queue de ce travail n'en recevraient point une fort brillante illustration. Les éditeurs en furent pour l'usage de leur plume et de leurs ciseaux, l'imprimeur pour quinze jours de travaux forcés et le public l'échappa belle! Dites après cela que le Conseil spécial ne sait rien faire!



LA GUERRE! LA GUERRE!! Il n'en faut plus douter, la guerre est inévitable entre les États Unis et la Grande Bretagne! quelques maraudeurs ont détruit un Steamboat après avoir fait descendre les passagers et les passagères, de nuit, par un froid fort vif au risque même de leur faire attrapper des rhumes tout-à-fait sérieux. Ni le gouvernement Britannique ni le gouvernement Américain n'en peuvent mais; c'est égal: le *Morning Herald* a déclaré la guerre! elle est donc inévitable et le gouvernement Anglais ne peut faire autrement que d'envoyer une flotte brûler New-York, Philadelphie et Washington afin de soutenir l'honneur of the little *Herald!!!*

— On dit qu'une liste de souscription est déjà ouverte à Buffalo pour donner un dîner public à ceux qui pillèrent le *Robert Peel*, aussitôt qu'ils auront été acquittés. C'est de la neutralité armée de verres et de bouteilles. Admirable et nouveau système de non-intervention!—Oh je vous le dis et même le *Morning Herald* (piqué sans doute de n'avoir pas été invité au banquet de Côte et Nelson) l'a dit avant moi: UNE GUERRE IMMEDIATE EST INEVITABLE! Comment donc! on ose manger et boire impunément de l'autre côté de la ligne 45; mais c'est inouï! oh! la guerre! la guerre!

Aux armes citoyens! formez vos bataillons
Marchez, marchons
Qu'un sang impur abreuve nos sillons!

— La *Quotidienne* se plaignait avant son interruption de ce que tout l'esprit de Montréal était en prison; elle ne nous fait pas apercevoir qu'il en soit encore rien sorti. Si pour me répondre et m'embarrasser elle me demande ce que je mettra dans son corbillon, je lui répondrai: de la *modération* car sans cela elle pourrait bien aller en prison remplir son corbillon de tout l'esprit et de toute l'imagination qui doivent s'y trouver à foison si l'on en juge par ce qu'il lui en manque depuis sa *résurrection*.

— Pourquoi Lord Durham est-il le gouverneur le plus fameux que nous ayons encore eu?—Parcequ'il occupe tout le Globe. (L'hôtel du *Globe*.)

— Rien de plus beau que la *liberté et l'égalité*. Quant à moi je suis sûr de les trouver: la première dans ma bourse, et l'autre au cimetière.

— Les modes anglaises réussissent toujours par ici; ne serait-il pas à propos d'en emprunter quelquefois de l'Amérique. Par exemple, les *listes civiles*, les *salaires publics* américains, c'est facile à porter et ça ne coûte pas cher.

— Il est né aux États Unis un enfant qui a trois jambes. On pense qu'il fera son chemin.

— Un brasseur de bière est le seul être réellement favorisé du beau sexe, car il peut dire impunément:—Mesdames, si vous voulez de la bière je vous embrasserai. (*en brassera*.)